



e\_atelier 10  
au temps du Covid

2020 ∫ 2021

Groupe du mercredi  
31 mars 2021

## Tectonique des plaques



### On ne saura jamais

*Il y a comme ça des périodes où les plaques tectoniques se mettent en mouvement, où les coutures des jours craquent, où l'ordinaire sort de ses gonds ; ensuite le décor se re-compose et on continue ; c'est plus ou moins grave, on en parle parfois à la télévision, à la radio, dans les journaux, ou ça ne sort pas du cercle de la famille, des amis et du voisinage ; ça survient, ça arrive, ça entre dans la cage du temps pour n'en plus ressortir ; rien ne pourra faire que ça n'ait pas existé.*

C'était un lundi peu après le repas de midi. Je rentrais de l'école et fort heureusement, je n'avais rien l'après-midi. J'habitais encore en famille. Lycéenne tout ce qu'il y a de plus basique : les cours, les copines, les garçons.

J'avais commencé par me sentir bizarre, un peu comme si j'avais bu, mais sans être ivre. Il était hors de question d'en parler à mes parents, les relations intergénérationnelles étant vite tendues, adolescence oblige. J'avais donc prétexté des devoirs à terminer pour me réfugier dans ma chambre. Voilà un argument qui fonctionnait toujours à merveille. Il était temps, je n'arrivais plus à rester debout, je me suis effondrée sur mon lit et c'est ainsi que tout a commencé.

Je ne saurais dire si la situation était agréable ou non, j'étais dans un no man's land, les contours de ma chambre sont devenus flous, je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait.

J'essayais encore péniblement de rassembler mes idées. Avais-je mangé quelque chose d'inhabituel ? Non, le week-end s'était déroulé normalement. Le samedi soir, avec Lucas, nous étions de sortie à une fête d'anniversaire. Beaucoup de monde, il y avait du punch sans alcool, mais en y repensant, j'ai un gros doute, parce que nous avons tous un peu trop ri, mais sur le moment, personne n'avait réagi. Au retour, je me suis endormie comme une souche, j'ai mis cette fatigue sur le compte de l'heure tardive. Mais tout le dimanche, j'ai continué à être un peu vaseuse bien que n'ayant pas bu d'alcool. Il faudrait que je demande à Lucas s'il avait vécu la même chose.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque soudain, je me retrouve à flotter au-dessus de mon lit et je me vois allongée, inerte, les yeux clos. Suis-je morte ? Un sentiment d'angoisse m'envahit, suis-je en train de rêver ?

Me revient en mémoire ces personnes ayant vécu une expérience de mort imminente. Ce serait donc vrai ! Sauf que je ne suis pas entre la vie et la mort, je suis en parfaite santé. Alors quoi ? Je me sens légère, aérienne, je ne suis qu'un pur esprit, un regard, sans corps, je suis encore capable de penser, et mes sens de la vue, de l'ouïe sont opérationnels.

Une question soudain : vais-je rester éternellement à errer sous ce plafond ?

Je jette un œil au-dessus de moi et me voilà aussitôt au-dessus du toit de la maison ! J'hésite entre rire et peur. Je n'y crois toujours pas, c'est tellement invraisemblable. On dirait bien que je me déplace comme je pense.

Mais oui bien sûr ! J'en étais sûre, je le savais, c'est une chose à laquelle j'avais déjà souvent réfléchi. Se déplacer non pas à la vitesse de la lumière, mais à la vitesse de la pensée. Je savais au fond de moi que l'être humain serait un jour capable de se déplacer par la force de sa pensée, même si dans mon cas, le processus avait dû être accéléré par le produit mystérieux mélangé au punch, sans doute une herbe hallucinogène. Je regarde autour de moi, les gens marchent sur le trottoir, je vois papa qui part à son travail et maman part faire des courses. J'ai donc quelques heures devant moi.

Voyons, où pourrais-je aller ? Je regarde au-dessus de moi. Le ciel est clair, c'est une belle journée de printemps. Ça et là, quelques gros cumulus tout boursouflés et tout blancs. Des gros doudous, d'immenses doudous cotonneux dans lesquels j'ai envie de plonger. Aussitôt dit, aussitôt fait, mais je nage en plein brouillard, je n'y vois rien. C'est beaucoup moins agréable que je ne l'imaginai. Je tends le bras vers le haut, et je m'extirpe à grand peine de cette masse, qui n'est en fait qu'un énorme agglomérat de gouttelettes d'eau. Le ciel est pur et le soleil étincelle au-dessus des nuages. La terre s'est soudain éloignée de plusieurs dizaines de kilomètres. Je devrais avoir le cœur qui bat la chamade, mais non, rien, je me sens calme et sereine. Je ne perçois ni le chaud, ni le froid, ni la peur. Et maintenant, monter toujours plus haut ? Aller aux confins de l'univers comme disent les chercheurs ?

C'est une abstraction pour moi, mais au fur et à mesure de mes élucubrations, je m'élève encore et encore. Cette fois, je suis dans l'espace, il fait noir, mais curieusement, j'y vois. Parfois, des corps célestes passent près de moi à une vitesse folle et dans un chuintement soudain, l'un ou l'autre m'a même traversée en une fraction de seconde, me laissant sidérée par la fulgurance de ces passages.

D'ici, la terre ressemble à cette magnifique sphère bleue que l'on voit parfois dans des reportages. Il règne une paix et un silence inconnus sur terre et qui me ravissent. Il n'y a rien autour de moi, rien que du vide, hormis ces traversées météoriques.

Je songe alors aux autres systèmes solaires, et cette vie hypothétique sur des planètes similaires à la nôtre. Je m'imagine déjà en train de faire la conversation avec d'autres humanoïdes, leur surprise, mais peut-être connaissent-ils déjà notre existence.

Qu'importe, allons voir !

Mais soudain, je me sens lestée comme si un poids m'entraînait inexorablement vers le bas toujours plus vite. Une sensation de chute sans fin, un vertige qui me fait perdre toute notion d'espace et de temps. Je tombe ainsi durant ce qui me semble être une éternité, puis plus rien.

Mon corps pèse lourdement sur le lit, quel contraste avec la sensation d'apesanteur ! J'éprouve à nouveau mon cœur qui bat dans la poitrine, je cherche ma respiration et je reprends soudain conscience.

À nouveau les bruits familiers : le pépiement des oiseaux, les voitures qui passent au loin, quelques cris d'enfants qui jouent dans le parc voisin.

On dirait bien que je suis de retour sur terre. J'ouvre les yeux. Toujours cette question qui me taraude : est-ce un rêve ? Même si la raison s'époumone à mon oreille par l'affirmative, une petite voix me susurre que non. Jamais je n'ai fait de tels rêves. C'est trop net, trop précis, trop réel !

Une vibration sur ma table de chevet me réveille tout à fait. Machinalement je saisis le smartphone et je réponds. C'est Lucas. Je bondis de mon lit et avant qu'il ne puisse prononcer une parole, je m'écrie :

- Lucas, tu vas pas me croire, il m'est arrivé un truc dingue !

- À moi aussi, je viens juste d'émerger. Personne n'avalera cette histoire ! Même moi, j'ai du mal à y croire !

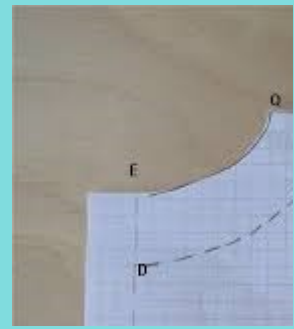
- On s'en moque, la prochaine fois, on se débrouille pour partir ensemble. Je suis sûre qu'il y avait un truc pas clair dans le punch qui nous a permis de partir. Il faut qu'on sache ce que c'est.

Plusieurs mois ont passé, nos tentatives se sont soldées par des échecs, tout juste quelques gueules de bois.

On ne saura donc jamais ?

Jocelyne





Il y a comme ça des périodes où les plaques tectoniques de nos vies se mettent en mouvement, où les coutures des jours craquent, où l'ordinaire sort de ses gonds ; ensuite, le décor se recompose et on continue ; c'est plus ou moins grave, on en parle parfois à la télévision, à la radio, dans les journaux, où ça ne sort pas du cercle familial, des amis et du voisinage ; ça survient , ça arrive, ça entre dans le cage du temps, pour n'en plus ressortir ; rien ne pourra faire que ça n'est pas existé ,il y aura un avant et un après, et après chaque secousse, après chaque déchirement, nos vies sont transformées à jamais. Au quotidien, la routine nous entretient, nous tranquillise et nous maintient dans un automatisme rassurant, nous naviguons dans une mer calme et sous un ciel sans nuages, le soleil nous éblouit, nos émotions s'émoussent, nos pensées s'engourdissent, nous baignons dans un océan de vies, de certitudes, sans heurts, dans une douce somnolence allant parfois jusqu'à l'ennui. Quelques éclairs et grondements au loin de temps à autre nous signifient que rien n'est figé, mais cela nous parait si lointain que nous nous nous sentons à l'abri, invincibles et éternels ! Certaines fois, les signes s'accélèrent, le ciel devient menaçant, s'obscurcit, le vent se lève, nous prévient de la tempête, mais notre certitude d'être dans le juste et l'inaltérable nous font poursuivre aveuglement notre chemin, inconscient du danger. Parfois même, une excitation voyeuriste nous traverse, de l'imprévu, enfin. Rescapés au bord de la rive devant le naufrage d'autres que nous, nous nous retrouvons, émoussillés et soulagés ! Le frisson du grand huit ! Prisonniers de notre ego, persuadés de notre puissance. Quelle chimère ! Le monde ne se vit pas à travers une petite lucarne. La réalité de l'existence se rappelle à nous tout au long de notre vie, parfois légèrement, parfois cruellement, elle nous rappelle que nous faisons partie d'un tout et que les autres sont aussi une partie de nous ! Et que cela ne s'arrête pas au genre humain, cet animal intelligent, mais que cela s'étend à toute vie, qu'elle soit humaine, animale ou végétale et qu'à trop l'oublier, par manque de respect ou de compréhension, la nature se rebelle, non pas pour éliminer, mais pour survivre. Le monde a beaucoup tremblé ces derniers mois, et nous avons repris conscience de notre fragilité et de notre mortalité. Nous nous sommes rendu compte également de notre capacité d'adaptation, où certains ont exprimé le meilleur d'eux-mêmes, où la solidarité n'a pas été un mot vain, où notre instinct grégaire a fait face à l'individualisme. Nos existences vont continuer, vaille que vaille, avec une conscience accrue, au moins pendant une certaine durée, que rien n'est gagné , que la liberté est un bien précieux et qu'il faut adopter une autre façon de vivre. Nous sommes déjà dans le futur, le changement c'est maintenant, cela ne sera plus jamais comme avant, cela sera... Autrement.

Anne-Marie LEY

Il y a comme ça des périodes où les plaques tectoniques de nos vies se mettent en mouvement, où les coutures de nos jours craquent, où l'ordinaire sort de ses gonds ; ensuite le décor se recompose et on continue ; c'est plus ou moins grave, on en parle parfois à la télévision, à la radio, dans les journaux, ou ça ne sort pas du cercle de la famille, des amis et du voisinage ; ça survient, ça arrive, ça entre dans la cage du temps pour n'en plus ressortir ; rien ne pourra faire que ça n'ait pas existé.

Femmes, nous sommes toutes blessées dans notre corps et dans notre histoire. Certaines blessures sont visibles, d'autres se devinent, d'autres encore sont enfouies dans les méandres de notre inconscient et se réveillent parfois à travers un cancer ou une autre maladie. Ma maladie fut ma chance et comme l'a dit une jeune artiste italienne que j'admire pour parler des cicatrices qui ornaient sa peau marquée par un cancer : "mes cicatrices, je les aime toutes, parce qu'elles sont le point d'intersection de mes ailes". Ma maladie fut la médiatrice de ma liberté, elle est la lumière pastelle qui est venue transcender mes cicatrices de femme pour leur permettre de se répandre et de porter du fruit dans les cœurs de celles qui souffrent de "naître femme". Avant, j'étais une femme on ne peut plus ordinaire, j'enfilais chaque jour mon pantalon de bonhomme, écrasant ma féminité véritable à coup de talons aiguille. J'avançais dans la vie en aveugle, suivant les idées préconçues, les faits de mode et de société en parfaite imitatrice. Je menais de front une carrière prometteuse, un compagnon exigeant et une vie sociale intense. Parfois, dans de rares périodes de latence, je sentais comme une angoisse sourde, l'impression d'avoir devant moi une vie que je n'avais pas vraiment choisie malgré son apparente perfection, j'étais comme entraînée dans une histoire sur laquelle je n'avais aucune prise et qui définissait mon personnage avec des traits qui ne me correspondaient guère. Je revoyais l'enfant que j'étais alors et son sourire espiègle me défiait et m'interpellait : "Où sont passés nos rêves?"

Un matin du mois de juin, le verdict tomba, tranchant : "Ce sont des troubles obsessionnels compulsifs". Ces peurs, que je gardais pour moi depuis des années, pensant qu'elles faisaient partie de ma personnalité, ces rituels nécessaires que je dédramatisais en me présentant comme un peu maniaque... tout cela portait un nom. Savoir que c'était une maladie créa en mon cœur une distance propice à la liberté, je parvenais à regarder ce qui se passait en moi avec raison. Toute une étendue de liberté s'étendait là, à mes pieds. En effet, cette manière d'être au monde n'était pas le point final de ma vie, une bouffée d'air frais emplît mes poumons quand je compris qu'une vie sans TOC était possible, que ces derniers n'étaient pas une fatalité. Depuis enfant, je vivais barricadée dans une structure mentale qui devait me prémunir de mes peurs. Je me revois, me relevant un nombre incalculable de fois pour remettre en place au millimètre près les peluches sur le haut de mon armoire, étant convaincue que si je ne le faisais pas, mon père en déplacement toute la semaine, ne reviendrait pas. Les années ont passé, les peurs se sont développées, elles ont muté et j'érigeais des murailles pour qu'elles ne puissent pas m'atteindre, faites de processus mentaux et de rituels précis. Pourtant, plus je les évitais, plus elles se densifiaient... c'est le propre des TOC, si on les contre, ils reviennent en force. Les maladies "mentales" sont un tabou, avoir un cancer c'est triste, avoir une maladie mentale, ça craint. Pourtant, cela vient aussi d'une déficience d'un liquide dans le cerveau, la personne est innocente au même titre que si elle avait un mélanome. Alors, on n'en parle pas,





On ne veut pas porter une étiquette. Ce qu'il y a de commun avec le cancer, c'est que l'on se bat contre soi-même... pour le cancer contre nos propres cellules récalcitrantes, pour les Toc, contre des pensées parasites... J'ai appelé les TOC, "Le cancer des peurs en germe". En effet, je ne voulais pas qu'elles aient le dernier mot, et le "en germe" signifiait qu'elles n'étaient que les graines qui germeraient un jour en confiance, en amour et en abandon.

Mais ici, je ne parlerai pas de la traversée de ma maladie, de mon traitement et de mon combat, je parlerai de ce qu'elle a révélé de moi, car souvent, c'est à travers les épreuves que se dessine notre manière toute particulière d'être au monde. La maladie permet de faire converger toutes nos forces vers un même objectif : la guérison. Cependant, très vite, on comprend que l'on ne veut pas retrouver la vie d'avant. On comprend que l'être que nous étions alors est mort à tout jamais, le monde se colore de nuances nouvelles et notre regard lit la vie d'une manière toute neuve. Revenir à la vie d'avant, au monde d'avant, j'entends cette formule toute faite partout... mais revenir au point de départ après une épreuve n'est pas une preuve de maturité. Que cela soit à l'échelle personnelle ou à l'échelle d'un pays, les mondes d'avant ne sont pas souhaitables, car les maladies sont là, justement, pour mettre en avant un dysfonctionnement interne, l'ignorer, comme ne pas regarder ses peurs en face, c'est un leurre.

Je marche sur une plage déserte. Les touristes-écrevisses ont quitté le sable fin quand le soleil est devenu moins cuisant... J'aperçois au loin un vieil homme et son chien, qui attendent la tombée du jour pour goûter à un interdit pourtant légitime... les pattes du canidé s'envolent, sa gueule assoiffée de vie farfouille dans le sable dans l'espoir d'y trouver des trésors. La tramontane caresse mes longs cheveux à la délicate odeur de noix de coco, mes pieds savourent le bonheur d'être en osmose avec ce sol de poète qui a vu naître l'amour courtois, jailli de la mélodie de la langue d'oc. Une longue robe épouse ma silhouette et danse sur le sable froid. Je me sens femme, je me sens princesse, je me sens désirable et gorgée de vie. À la suite de tant de femmes courageuses, j'avance, je me mets en mouvement. Déjà la lune apparaît au loin, ronde, belle, féminine, elle aussi, gardienne des cycles de la femme et des marées. Mon corps abrite les secrets ancestraux des rythmes naturels, il se pare chaque mois des quatre saisons et le cycle éternel s'incarne à travers celle dont les entrailles sont porteuses de vie.

Je sens un léger mouvement sur la surface lisse de mon ventre rebondi, je regarde l'horizon, je crois que je n'ai plus peur. Avant, les peurs commandaient ma vie, elles dirigeaient mes actions. Je les conservais comme des habitudes car les laisser s'en aller signifierait accepter un vide immense en moi, me revêtir d'inconnu, laisser toutes les barricades s'effondrer et rester à nu. Toutes mes relations étaient tissées dans la peur, tous mes rêves se nourrissaient de ces dernières en me laissant paralysée, incapable d'agir.

Je continue de marcher seule, l'inspiration jaillit dans mon esprit... des vers, des histoires, des mots tissent au creux de mon imaginaire une nouvelle histoire pour demain. Je repense à l'odeur des livres déballés fin juin, je revois les lettres des chapitres se dessiner en arabesques lumineuses, mon cœur se dilate de bonheur quand je sais que mes mots sont lus par des jeunes enfants partout en France. Je ressens la plénitude du don, la douceur d'écouter la voix dans mon cœur qui me dicte le chemin à prendre vers mon épanouissement.

Je contemple les cicatrices qui jalonnent ma vie, elles deviennent chaque jour un peu plus le point d'intersection de mes ailes. La peur qui régnait sur mon mental m'a appris l'abandon à la vie, la confiance et l'amour.

Je pense à toutes les femmes et à leurs blessures. Ces femmes courageuses, qui osent tenir debout en se réinventant chaque jour, ces vivantes, ces reines à la beauté unique qui continuent de sourire, malgré les tempêtes. Ces femmes citadelles qui veillent sur le vieux monde en lui insufflant les mets délicats de leur féminité vécu pleinement.

Florie



*Il y a comme ça des périodes où les plaques tectoniques de nos vies se mettent en mouvement, où les coutures des jours craquent, où l'ordinaire sort de ses gonds ; ensuite le décor se recompose et on continue ; c'est plus ou moins grave, on en parle parfois à la télévision, à la radio, dans les journaux, ou ça ne sort pas du cercle de la famille, des amis et du voisinage ; ça survient, ça arrive, ça entre dans la cage du temps pour n'en plus ressortir ; rien ne pourra faire que ça n'ait pas existé ...*

La première phrase de votre paragraphe me turlupine. Les plaques tectoniques « se mettent en mouvement », non, elles bougent en permanence. Leur imperceptible déplacement dans des directions différentes provoque des tensions, des déformations. Lorsque les forces accumulées dépassent leur capacité de résistance, alors une énergie colossale se libère qui nous secoue plus ou moins violemment. Nos existences peuvent, en effet, s'apparenter aux pérégrinations du sol sur lequel reposent nos pieds. Ensuite « les coutures des jours » ne me parlent pas. Pour moi, je perçois les jours s'écouler tel un liquide limpide, telle une rivière ayant un débit homogène parfois tourmentée par des rives accidentées, pouvant s'assécher, mettant ainsi en cause l'existence de la faune et de la flore qui en dépendent, ou bien se troubler, se gonfler par l'afflux de perturbations. Cette fluidité du temps qui passe, subissant les variations d'un environnement inconstant, invite à ne pas se figer dans des postures trop rigides.

Puis cette brève référence à l'ordinaire me laisse interrogatif. Voudriez-vous nous pousser à croire que nos vies n'ont pas de reliefs, n'ont pas de saveurs ; qu'un cycle répétitif sans grand intérêt cadence nos semaines, nos mois, nos années ? Au contraire, soumis à de multiples événements, notre ECG émotionnel révèle de fréquentes variations du rythme sinusal. Ignorer tous ces petits riens qui nous accompagnent rend sans aucun doute la vie très monotone. L'addiction à l'exceptionnel, à l'extraordinaire trouble tous les sens, pose un voile brumeux sur l'incroyable agencement minutieux de notre environnement.

Tout est mouvement. Tout est continuité. Tout se transforme en permanence.

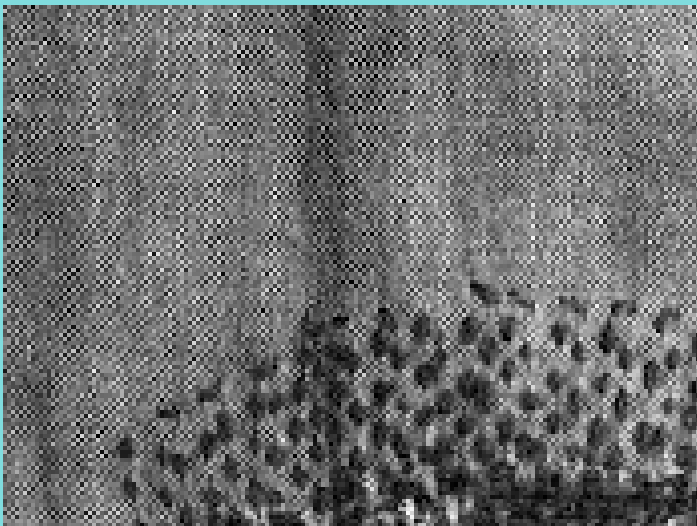
Surprenant ! Je perds le plaisir de la lecture quand je découvre ces passages : « *le décor se recompose et on continue (...) rien ne pourra faire que ça n'ait pas existé ...* ». Après un début qui laisse supposer un récit passionnant, repli sur une rassurante normalité. Fatalisme, résignation ! Effet de style ? Pourtant, tout est là pour captiver. Les bouleversements, des plus insignifiants aux plus catastrophiques, modifient notre milieu continuellement. Ils donnent sens à notre évolution, ils sont notre histoire. Nous les anticipons, nous les subissons, nous les surmontons. Votre texte ne reflète en rien l'amplitude de ces variations naturelles et sociétales. La linéarité existentielle semble plus vous préoccuper que d'investiguer cet univers fascinant et inquiétant à la fois.

Incongrue cette évocation rapide des médias et de l'entourage proche ! Que voulez exprimer ?

« *La cage du temps pour n'en plus ressortir* », le temps une prison !? Inconcevable. Plutôt une accumulation de fines couches transparentes sur lesquelles s'imprime l'ensemble de tout. Imaginez un alignement de feuilles dont l'origine se confond avec l'infini. À chaque seconde une nouvelle s'ajoute, elle nous porte, elle nous pousse. Nous y laissons des traces, comme tout ce qui se passe sur terre. Tournez la tête, regardez-les. Jusqu'où pouvez-vous voir ? Pas très loin malheureusement. L'ensemble des informations que chacune contient, se chevauche, se superpose et au-delà d'une certaine quantité, tout devient indiscernable.

Tout s'estompe, tout s'efface, tout disparaît ...

J-C Capelier



## **Avenir assuré**

Il y a comme ça des périodes où les plaques tectoniques de nos vies se mettent en mouvement, où les coutures des jours craquent, où l'ordinaire sort de ses gongs ;

Ensuite le décor se recompose et on continue ;

C'est plus ou moins grave, on en parle parfois à la télévision, à la radio, dans les journaux, ou ça ne sort pas du cercle de la famille, des amis et du voisinage ;

Ça survient, ça arrive, ça entre dans la cage du temps pour n'en plus ressortir : rien ne pourra faire que ça n'ait pas existé.



On a chacun sa date. Chacun sa petite phrase qui fait tout basculer. Pour moi, ce fut : « *Ce qui ne me tue pas me rend plus fort* ». Elle avait été prononcée par mon chef de service lors de sa classique tournée du mercredi après-midi. L'heure où notre responsable faisait le tour des bureaux pour sentir l'ambiance et si nécessaire, « motiver son personnel ». Car depuis plusieurs mois les commandes avaient baissé, les stocks s'accumulaient et l'inquiétude grandissait.

Passant devant mon bureau, assez détendu, il m'avait interpellée :

« Comment va notre grande commerciale ? Beaucoup de clients ce matin ? ».

J'avais haussé légèrement les épaules et d'un air un peu attristé :

« Non, ça ne rentre pas vraiment. »

« Eh bien, m'avait-il répondu, c'est que vous ne savez pas y faire ! Décidément, on ne peut pas compter sur vous ! »

« Après 30 ans de services ! Ce que vous me dites, ça me tue ! »

Et me regardant bien en face :

« *Ce qui ne me tue pas me rend plus fort* » Secouez-vous un peu ! ».

Nos regards s'étaient alors croisés, je dirais, croisé le fer. Mes yeux immobilesardaient mon mépris. C'est lui qui avait baissé ses paupières. Pour s'échapper, il avait lancé : « Bonne journée ! Bon travail » et quitté la pièce d'un pas rapide.

« *Ce qui ne me tue pas me rend plus fort* ». En écho, une autre phrase s'était encastree dans ma tête. « *Tu ne me tueras pas ! Je pars !* ». Comme libérée, j'avais regardé mes collègues : « Aujourd'hui, c'est tombé sur moi ! Demain, on s'ra tous dehors ! ».

En silence, secrètement, j'ai cherché ce que je pourrais bien faire d'autre, ce qui me plairait. Je ne voulais pas partager ma recherche, elle m'appartenait. En parler à mes collègues, à ma famille, c'était « tuer » mon nouvel avenir.

Méthodiquement, j'ai cherché, cherché partout, n'importe où. Puis, j'ai entendu que, même sur Le Bon Coin, on cherchait des profs remplaçants car le métier n'attirait plus. J'ai postulé. Face au recteur d'académie, je me sentais presque plus à l'aise que lui : commerciale, je savais parler, argumenter, expliquer, convaincre. J'ai gagné ! J'étais embauchée.

Six mois après sa petite phrase, j'ai apporté dans le bureau de mon chef ma lettre de démission.

« Vous allez faire quoi ? » m'a-t-il demandé.

J'ai biaisé. « J'aurai de nouveaux clients ».

« Je crois que vous faites bien de partir maintenant. Un plan de licenciement se prépare. Bonne chance. »

Comme une idiote, j'ai répondu : « Bon courage ». Il me faisait tout d'un coup pitié. Lui aussi, il allait déguster !

Dehors, j'ai respiré. Dans quelques semaines, je serai *humaine*.

Après, j'ai fait la connaissance du métier, de mes collègues profs, de vous.

Oui, mes amis, je suis contente de mon choix et de ma vie aujourd'hui. J'ai changé radicalement d'horizon.

Le lendemain de cette discussion, au moment de prendre ma voiture garée près de la haie qui longe le chemin de l'école, j'entends des enfants qui se chamaillent en rentrant chez eux. Mais je perçois comme des coups, des « aïe, tu me fais mal ! » Les coups continuent de pleuvoir. Sidérée, j'entends alors dans un rire gras : « Arrête de pleurnicher ! *« Ce qui ne te tue pas te rend plus fort ! »* ».

Au secours ! L'avenir est assuré !

Danièle J

## **Pour les besoins... de la cause pascalle**

*Il y a comme ça des périodes où les plaques tectoniques de nos vies se mettent en mouvement, où les coutures des jours craquent, où l'ordinaire sort de ses gonds ; ensuite le décor se recompose et on continue ; c'est plus ou moins grave, on en parle parfois à la télévision, à la radio, dans les journaux, ou ça ne sort pas du cercle de la famille, des amis et du voisinage ; ça survient, ça arrive, ça entre dans la cage du temps pour n'en plus ressortir ; rien ne pourra faire que ça n'ait pas existé...*

L'horizon s'annonçait joyeux avec les perspectives d'un long week-end de Pâques en famille sous un soleil éclatant. Une parenthèse aux accents de grandes découvertes chocolatées rien qu'avec son mari et Alice, sa fille de 2 ans ; sans oublier la chatte Mafalda. Alice était plutôt en avance pour son âge. Une façon de s'exprimer déjà très élaborée et la fierté de ne plus porter de couches dans la journée depuis quelques semaines. Par contre, son désir effréné d'autonomie et de curiosité la poussait à explorer des zones sans limites, ce qui contraignait sa mère à une attention maximale version alerte rouge permanente.

Le dimanche de Pâques arriva... Ce fameux dimanche de Pâques... Après l'excitation des déambulations et trouvailles magiques, la petite fille était allée aux toilettes et avait entrepris de démonter le *Scratch* tout neuf accroché récemment par sa mère sur le rebord de la cuvette. Tellement *“ça sent bon, maman !”* L'ennui, c'est que... Elle n'avait pas pu s'empêcher de tirer la chasse d'eau. *“Mais maman, pour faire comme un bateau qui flotte !”* Le bloc, dans la puissance mécanisée de l'élan, s'était cabré et avait été aspiré. Tout du moins, avait fait semblant. En réalité, il avait fini sa course dans le tuyau d'évacuation. S'y était coincé - le malotru - à une distance non localisable à œil nu. Et avait provoqué une montée des eaux infernales dépassant le seuil d'acceptabilité pour une cuvette moyenne de WC moyens. Suivie d'une panique générale...

Après une opération délicate d'*écopage*, ils avaient dû se rendre à l'évidence : les toilettes étaient devenues impraticables pour les grosses opérations. Quant à dénicher un plombier un dimanche ou lundi de Pâques, ceci relevait non pas du défi mais de la pure fiction. Son mari, sujet à des embalmements intestinaux caractériels avait préféré se réfugier in petto chez sa mère à quelques kilomètres de là pour la fin du week-end en emmenant Alice. Elle, avait refusé tout net cette piètre retraite. Hors de question d'envahir la belle-mère dans de telles circonstances. Elle avait sa fierté et surtout, ne connaissait que trop bien son seuil de tolérance face aux critiques permanentes que « mamie » ne manquerait pas de préférer encore à son égard.

En attendant, les options ne se bousculaient guère au portillon. Après plusieurs investigations infructueuses de sachet plastique coincé entre la lunette et son rabat, devant l'œil sceptique de Mafalda, elle commença à envisager sérieusement un embryon de repli stratégique chez belle-maman. Mafalda, maintenant narquoise, l'observait toujours en silence, les oreilles aux aguets. Quand soudain, l'idée explosa. Comme une évidence majuscule. La caisse du chat... L'offensive fut déclenchée – non sans un certain mélange confus d'appréhension et de gêne - dès le lundi de Pâques à l'aube, devant la mine pétrifiée de l'opprimée à moustaches. Sans transition, celle-ci se trouva réduite à un simple témoin, victime de l'occupation de ses terres, plutôt, de son sable. Sa maîtresse tant chérie était passée de l'autre côté du miroir ; pire que l'affreux rouquin à la mine baveuse qui un jour avait eu l'outrecuidance de s'introduire chez elle- à la faveur d'une porte restée entre-ouverte par mégarde- pour s'empresser, ce gueux, d'y marquer son territoire.

J'imagine que les choses sont rentrées dans l'ordre après le passage du plombier ? Docteur, depuis cet épisode, le chat boude et ne fait plus aucun besoin dans sa caisse. Je passe mon temps à ramasser ses crottes sur le carrelage de la cuisine d'un air hagard. Je n'ai osé parler à personne de la raison qui pourrait justifier... Même pas à mon mari. Personne ne sait pourquoi Mafalda se comporte ainsi... Juste vous maintenant et moi...

Je comprends que... Hum... De toute évidence, vous vous êtes enfermée dans une dualité névrotique frôlant le syndrome de « l'après-coup ». Un semblant de déni transcendé par une véritable contention verbale avec probablement le fantasme refoulé de finir sur le trône. Freud a toujours été très clair sur ce sujet : "un trône est aussi un trône." Qu'est-ce qui résonne dans ce silence ? Le concept de la caisse du chat, peut-être. Son transfert en caisse de résonance, j'imagine ...

Je ne sais pas Docteur, mais le pire, c'est que...

Oui Madame, le pire ?

Docteur... Et c'est la raison de ma consultation... Depuis cette *affaire*, je... Me suis mise à miauler à la moindre contrariété... Et quand je ferme les yeux, ça gratte et je vois du sable partout...

Catherine

